Anthropo-logiques d'un travailleur social

Passeurs, passages, passants

Thierry GOGUEL D'ALLONDANS

Université de Strasbourg, Éducateur spécialisé (diplôme d'État), anthropologue (doctorat en sciences sociales), retraité de l'enseignement supérieur, chercheur associé au Laboratoire interdisciplinaire en études culturelles/*Lab for interdisciplinary cultural studies* LinCS, UMR 7069 (CNRS, Université de Strasbourg).

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.8560

Résumé : Les rites de passage, conceptualisés dès 1909 par Arnold Van Gennep, sont, peut-être, un des derniers invariants anthropologiques des sociétés humaines, invariant entendu comme le moyen que celles-ci ont déployé, dès l'aube de l'humanité, pour affronter collectivement les crises de la vie, les épreuves tant individuelles que collectives, les passages périlleux des existences humaines. En sacralisant ces moments, en gérant le pivotement du profane au sacré (et inversement), un collectif se renforce et assure à chacun de ses membres une place distincte et reconnue. Dans de nombreuses sociétés coutumières, des rites de passage plus spécifiques encore, des rites de puberté sociale, permettent, socialement et culturellement, le passage, parfois précoce, souvent rapide, du monde des enfants au monde des adultes, ignorant ainsi le quasi interminable entre-deux adolescent. Car dans les sociétés, généralement plus avancées dans la modernité, où ce passage ritualisé s'est fortement estompé voire a totalement disparu, apparaissent parfois, particulièrement chez des jeunes en souffrance (cf. David Le Breton, En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie, Paris, Métailié, 2007), des rites plus intimes de passage, des rites de contrebande, qui ne confèrent de valeurs que celles que l'individu tente de s'attribuer lui-même. Ces formes colorent alors singulièrement les conduites à risque des jeunes, jusque dans leur rapport au corps et aux identités de genre. Les travailleurs sociaux, eux, connaissent particulièrement bien ces publics et leurs problématiques. Parfois, certains projets pédagogiques, à destination de ces jeunes en déshérence, s'inspirent explicitement (cf. entre autres les travaux de Thierry Trontin, Bernard Ollivier, Jean-François Gomez…) ou implicitement des rites de passage.

Mots-clés : Rites de passage ; Conduites à risque des jeunes ; Éducation spécialisée

> « Les rites ou cérémonies de passage sont ceux qui accompagnent tout changement de place, d'état, de situation sociale et d'âge. Ces cérémonies sont, pour leur idée centrale et leur forme générale, calquées sur les passages matériels, comme celui d'un col en montagne, d'un cours d'eau en plaine, d'un détroit ou d'un golfe en mer, du seuil d'une maison ou d'un temple, d'un territoire à un autre, et comportent régulièrement trois stades équivalents : celui de séparation, celui d'attente ou de marge, et celui d'agrégation (Van Gennep, 1943 : 111). »

1 Préliminaire

Ce chapitre contributif s'inscrit dans un long compagnonnage autant avec l'homme, David Le Breton, qu'avec son œuvre gigantesque, sa lecture anthropologique du monde. Je ne peux pas faire l'économie de ce détour, ni injure à *La Saveur du monde* (Le Breton, 2006), si je veux vous faire percevoir, un peu, ce qui a irrigué, de part et d'autre, nos travaux respectifs de recherche. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois le 22 juin 1993, en la Sorbonne, à l'occasion d'un colloque international célébrant le centenaire de l'Institut international de sociologie sur le thème : « Cent ans de sociologie : rétrospective et prospective ». Un ami québécois, Guy Ménard, professeur à l'Université du Québec à Montréal, passionné de religiologie[1], réunissait autour de lui, pour une table ronde intitulée « Passions du quotidien et ritualités actuelles » de nombreux jeunes chercheurs, qui ne se connaissaient pas ou très peu, dont David Le Breton et moi-même. J'ai dirigé l'ouvrage collectif issu de nos contributions, au titre déjà prémonitoire *Rites de passage : d'ailleurs, ici, pour ailleurs* (Goguel d'Allondans, 1994).

À cette époque, éducateur spécialisé de formation initiale, j'étais devenu directeur d'un centre strasbourgeois d'hébergement et de réinsertion sociale. Bien occupé par cette fonction et bien que titulaire, depuis 1988, d'une maîtrise en sociologie, j'avais renoncé à poursuivre mes études au-delà. Mais ce « fichu hasard » en avait décidé autrement puisque je venais, sur mon chemin vers l'âge d'Homme, de tomber sur un potentiel directeur de thèse — un peu, peut-être, comme on trouve, après quelques séances préliminaires, son psychanalyste ! Je me suis donc inscrit, avec un enthousiasme retrouvé, aux études doctorales et j'ai soutenu, en 2002, une thèse en sciences sociales intitulée *Le travailleur social comme passeur. Procès anthropologique et pratiques du travail social*. Il me faut, à ce sujet, préciser une chose d'importance : soutenir une thèse portant sur le travail social n'était aisé ni pour le postulant ni pour son directeur. S'il existe depuis 2000, au Conservatoire national des arts et métiers (CNAM), une chaire en travail social et, depuis, 2013 un doctorat en travail social considéré comme une spécialité soit en sociologie, soit en sciences de l'éducation, à la fin du vingtième siècle

[1] On doit l'invention de ce concept, en 1968, à Raymond Bourgault, jésuite enseignant au Collège Sainte-Marie de Montréal. Mais c'est à Guy Ménard, au sein du département des sciences des religions à l'UQAM, de 1982 à 2012, que l'on doit sa propagation, notamment au travers de la revue *Religiologiques* qu'il créa et dirigea. La religiologie s'intéresse aux multiples manifestations du sacré dans la culture ainsi qu'au phénomène religieux sous toutes ses formes. Elle s'intéresse également au domaine de l'éthique.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

le travail social non seulement n'était pas considéré comme une discipline possible des sciences humaines et sociales, mais il était même un peu méprisé par les sphères universitaires. En avril 2012, le sociologue Robert Castel (1993-2013), lors d'une interview pour la revue *Cultures & Sociétés. Sciences de l'Homme*, m'avait encore confié qu'il trouvait dommage que « […] l'importance du travail social ne soit pas reconnue par des instances qui sont censées justement être des instances de légitimation de ce qui a une importance sociale ! Or, c'est vrai que la France — il y a sans doute d'autres situations — me semble être un des pays dans lesquels malheureusement, par rapport aux États-Unis, au Canada (au Québec bien sûr), mais aussi dans un certain nombre de pays européens, le travail social et les recherches qui y sont associées sont restés marginaux. Pour être franc, tout cela a été un petit peu méprisé — le mot est à peine trop fort — par les "véritables" universitaires ou chercheurs, en mettant d'ailleurs des guillemets à véritables ! C'est vrai, que pour ma part, je me suis intéressé à ce domaine, car, sans faire de démagogie, je pense qu'il y a des enjeux importants qui se déroulent autour de ça. » (Castel, 2001 : 17-18).

Mon entrée aux études doctorales a été aussi l'occasion d'un autre virage dans ma vie professionnelle. Après vingt années d'exercice du métier d'éducateur spécialisé (1974-1994), je décidais de me réorienter vers l'enseignement et la recherche à la fois comme formateur dans une école de travail social, puis concomitamment comme professeur associé à l'Université de Strasbourg (1994-2021). David Le Breton m'avait ainsi demandé, durant quelques années, de reprendre une partie de ses cours en anthropologie culturelle. Je pense qu'à cette occasion, beaucoup d'étudiants qui m'ont rencontré ont découvert le travail social et certains même sont devenus travailleurs sociaux ! Mais une autre empreinte allait avoir des incidences majeures. De 1995 à 2015, j'ai eu le petit bonheur d'animer avec David Le Breton et Pascal Hintermeyer, tous deux professeurs de sociologie à l'Université de Strasbourg, un groupe d'enquêtes sociologiques[2] sur les conduites à risque des jeunes. David Le Breton actualisait alors son premier travail sur la question, *Passion du risque*, paru initialement en 1991. Il s'imposait déjà, à travers ses autres travaux, comme un anthropologue majeur du corps et de la modernité (Le Breton, 1990). Pascal Hintermeyer, de son côté, était reconnu comme un spécialiste du rapport social à la mort et aux figures du négatif (souffrance, maladie…). Il terminait une recherche qu'il allait publier sur l'euthanasie (Hintermeyer, 2003). Quant à moi, toutes mes recherches avaient pour fil rouge les rites de passage (Goguel d'Allondans, 2002). Or, les résultats des nombreuses enquêtes menées avec les étudiants sur les pléthoriques conduites à risque des jeunes, leurs formes innombrables, montraient à l'évidence qu'on pouvait y déceler, sur le fond, trois invariants anthropologiques : un rapport indéniable au corps (brisé, malmené, affecté…), un rapport au signifiant Mort (notamment dans toutes ces conduites ordaliques où le flirt avec la mort semble à l'acteur promouvoir une plus-value de vie), une ritualité intime du passage à l'âge d'Homme (sorte de rite de contrebande pour se donner l'illusion de grandir par soi-même, parfois — notamment pour les garçons — sous forme d'épreuves ou de défis). Corps, mort, rite de passage : nous nous étions donc bien trouvés pour coanimer ces travaux d'enquêtes.

[2] Pour des étudiants en L3, M1 et M2 de l'Université de Strasbourg.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

Ces groupes d'étudiants, durant vingt ans, enquêtant sur les conduites à risque des jeunes ont eu des effets majeurs pour la recherche et ses applications pratiques. Je n'en évoquerai, ici, que quatre. En premier lieu, de nombreux étudiants, passés par là, sont devenus des chercheurs reconnus, plusieurs ont des postes dans diverses universités et ont publié, pour certains abondamment. Pour n'en citer que quelques-uns, car la liste est longue : Stéphane Héas, Hakima Aït el Cadi, Farid Rahmani, Meryem Sellami, Jocelyn Lachance, Louis Mathiot, Martin Julier-Costes, Virginie Le Corre, Maxime Duviau, etc. C'est sans doute pour cela que certains évoquent même une « École de Strasbourg » initiatrice, autour de David Le Breton, d'une socio-anthropologie de l'adolescence (Lachance, 2012 ; Goguel d'Allondans & Lachance, 2014). Ensuite, presque par évidence, ces travaux menés avec tant d'étudiants ont alimenté les propres recherches des trois animateurs : David Le Breton s'intéressera, entre autres, aux tatouages (Le Breton, 2002a), aux scarifications (Le Breton, 2003), aux souffrances liées au passage à l'âge adulte (Le Breton, 2007). Il formalisera les concepts de conduites à risque (Le Breton, 2002b), de risque (Le Breton, 2018a). Pascal Hintermeyer poursuivra ses recherches sur la mort et la santé (euthanasie, soins palliatifs, sida…). De mon côté, j'essaierais de voir les applications possibles de ce travail d'enquêtes dans les champs du travail social (Goguel d'Allondans, 2002, 2003, 2005, 2008, 2011). Les effets auprès des intervenants sociaux étaient évidents et eurent même un impact inattendu : le directeur général des services du département du Bas-Rhin, Roger Maubert, était très intéressé par nos travaux et a souhaité nous rencontrer puis travailler, très régulièrement, avec nous. Cela a abouti à la création d'un Pôle de prévention des conduites à risque, à un Numéro vert d'appel pour les jeunes, à la création d'un fond dédié de documentations et d'outils de prévention, au financement de thèses et de recherches, à de nombreuses formations offertes par le conseil général aux travailleurs sociaux du territoire. Enfin, tous ces travaux ont permis de nombreux échanges entre chercheurs, y compris à l'international, notamment et de manière très assidue avec le Québec (Goguel d'Allondans & Jeffrey, 2008).

2 Liminaire

Voyons maintenant comment s'articulent à la fois mes recherches et celles de David Le Breton, mais aussi une lecture des rites de passage et les éventuelles applications au sein des pratiques du travail social.

Les rites de passage, conceptualisés dès 1909 par Arnold Van Gennep, sont, peut-être, un des derniers invariants anthropologiques des sociétés humaines, invariant entendu comme le moyen que celles-ci ont déployé, dès l'aube de l'humanité, pour affronter collectivement les crises de la vie, les épreuves tant individuelles que collectives, les passages périlleux des existences humaines. En sacralisant ces moments, en gérant le périlleux pivotement du profane au sacré (et inversement), un collectif (un groupe social) se renforce et assure à chacun de ses membres une place distincte et reconnue. L'individu n'est rien sans le collectif, et le collectif, d'une certaine manière, protège l'individu pour autant qu'il se conforme aux us et coutumes de ses environnements sociaux et culturels. Dans de nombreuses sociétés coutumières, des rites de passage plus spécifiques encore, ceux que les ethnologues nomment rites de puberté sociale (pour la distinguer de la puberté physiologique), permettent, socialement et culturellement

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

(magico-religieusement), le passage, parfois précoce (lorsqu'il s'agit d'enfants prépubères), parfois rapide (quelques jours ou quelques semaines), du monde des enfants au monde des adultes, de la nature à la culture, ignorant et régulant (particulièrement pour les groupes où l'initiation s'étale sur un temps long) ainsi le quasi interminable entre-deux adolescent que nous connaissons dans nos sociétés de la modernité avancée. Car pour ces dernières les passages ritualisés par une communauté — qu'Arnold Van Gennep explore encore au début du vingtième siècle pour son impressionnant *Manuel du folklore français* — se sont fortement estompés voire ont totalement disparu. Toutefois apparaissent à la marge, particulièrement chez des jeunes en souffrance (Le Breton, 2007), des rites plus intimes de passage, des rites de contrebande, qui ne confèrent de valeurs que celles que l'individu tente de s'attribuer lui-même. Ces formes colorent alors singulièrement les conduites à risque des jeunes, jusque dans leur rapport au corps et aux identités de genre, garçons et filles n'ayant en ce domaine comme dans tant d'autres pas les mêmes usages. David Le Breton distingue finement ces actes de passage, des passages à l'acte. Les travailleurs sociaux, eux, connaissent particulièrement bien ces publics et leurs problématiques. Parfois, certains projets et stratégies pédagogiques, à destination de ces jeunes en déshérence, s'inspirent explicitement ou implicitement des rites de passage (Goguel d'Allondans, 2008) c'est le cas de nombreux voyages à caractère initiatique. David Le Breton, lui-même, a soutenu plusieurs expériences éducatives de cet ordre notamment, pour n'en citer qu'une, celle menée par Bernard Ollivier et son association « Seuil » (Le Breton, Marcelli, Ollivier, 2012) qui proposent à des adolescents en grande souffrance une marche accompagnée (un jeune pour un ou deux adultes), de près de deux mille kilomètres à l'étranger, « pour s'en sortir ».

Arnold Van Gennep, en forgeant le concept, avait joué sur la métaphore du passage en nommant les trois phases habituelles du rite de passage : le liminaire (sortie du temps profane, sacralisation, séparation d'avec le groupe initial, épreuve, mort symbolique), le liminaire (désagrégation, mise en marge, initiation, gestation symbolique) et le postliminaire (désacralisation, renaissance symbolique, reconnaissance, inscription dans l'héritage, retour au temps profane), partant ainsi de leur étymologie latine de *limen* (seuil) : préliminaire (avant le seuil), liminaire (sur le seuil), postliminaire (après le seuil). « Je propose en conséquence — écrivait-il — de nommer *rites préliminaires* les rites de séparation du monde antérieur, *rites liminaires* les rites exécutés pendant le stade de marge, et *rites postliminaires* les rites d'agrégation au monde nouveau » (Van Gennep, 1909 : 27). Si les rites de passage se structurent, le plus souvent, par opposition (agrégation *versus* désagrégation ; mort symbolique *versus* renaissance symbolique ; sacralisation *versus* désacralisation…), les séquences ne sont pas systématiques dans tous les groupes sociaux ce qu'ont démontré, par la suite, de nombreux auteurs comme, par exemple, Claude Rivière (Rivière, 1995).

Si Arnold Van Gennep parle déjà de « gardiens du seuil » pour évoquer des divinités spéciales, aux portes du seuil, à qui « s'adressent les prières et les sacrifices » (Van Gennep, 1909 : 28), l'historien des religions Mircea Eliade élargit la définition aux adultes en charge de l'initiation des novices (Eliade, 1959). Nous en avons fait, pour notre part, une symbolique du travail social et des travailleurs sociaux (Goguel d'Allondans, 2005a) filant déjà, par là même, la métaphore du passeur, sur le seuil certes,

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

mais pour permettre ou non le passage. On pourrait se demander ainsi si certains jeunes ne restent pas bloqués dans un entre-deux, peinent à accéder aux responsabilités d'une vie et d'un statut d'adulte. C'est assez étonnant de rappeler qu'Émile Durkheim et ses contemporains s'intéressaient assez peu à une sociologie de l'adolescence et de la jeunesse, alors qu'aujourd'hui les étals des libraires démontrent la profusion des recherches diverses en ce domaine (Le Breton & Marcelli, 2010), mais également les nombreux ouvrages, guides et autres manuels plus éducatifs ou préventifs. Dans ces derniers registres, le pire (les conseils péremptoires ou lénifiants) côtoie le meilleur. Les intellectuels, et parmi eux tout particulièrement les universitaires, ont un rôle majeur à jouer dans la vulgarisation des données scientifiques. David Le Breton a ainsi écrit un roman pour les jeunes sur la prise de risque (Le Breton, 2008), un manuel illustré par un dessinateur de bandes dessinées sur l'adolescence (Le Breton, 2018b). De mon côté, je signais le scénario d'un manga de prévention du sida et autres maladies sexuellement transmissibles pour les 16-25 ans (Goguel d'Allondans, 2005b).

Mais évidemment nos recherches comme leurs applications visaient bien plus les adolescents en diverses difficultés, ceux pris en charge par la Protection de l'enfance ou la Protection judiciaire de la jeunesse. Lorsqu'Arnold Van Gennep évoque la marge, ce lieu entre la vie d'avant et la vie d'après, il précise que « quiconque passe de l'un à l'autre se trouve ainsi matériellement et magico-religieusement, pendant un temps plus ou moins long, dans une situation spéciale : il flotte entre deux mondes » (Van Gennep, 1909 : 24). Cette métaphore semble tellement bien appropriée aux publics adolescents que rencontrent les travailleurs sociaux. Elle m'avait semblé encore plus pertinente lors de rencontres avec de jeunes détenus à la maison d'arrêt de Strasbourg. Par ailleurs, parmi les conduites à risque des jeunes qui interpellent le plus figurent les addictions (une pathologie du lien), les fugues et les errances (une pathologie de la place). Les affiliations positives, les modalités de la reconnaissance ne sont pas acquises d'emblée et les personnalités les plus fragiles sont plus sensibles que d'autres à quelques chants de sirènes.

Or, au plus près d'une approche phénoménologique, le rite permet d'y mettre les formes. Beaucoup de travailleurs sociaux dans leur accompagnement de jeunes en difficulté usent de rituels comme Monsieur Jourdain faisait de la prose lorsque leurs pédagogies permettent d'être soutenu, reconnu, valorisé et de tisser des liens, de s'inscrire dans une communauté, de se projeter[3]. Nos dernières recherches portaient sur les représentations du monde des jeunes lesbiennes, gays, transgenres. Particulièrement stigmatisés lorsqu'ils démarrent leur puberté, ils s'approprient le *coming out* — à l'origine revendication politique — comme un rite de passage, une affirmation de soi, qui permet d'être au monde, voire une remise au monde quand on y a été mal mis. Car, comme l'évoque David Le Breton, « la consolidation de soi amène à une stabilité du rapport au monde, à un apaisement intérieur et à la satisfaction d'être soi. Le jeune se retourne alors sur les turbulences vécues en se demandant comment il a pu en passer par là, et s'en sortir malgré tout » (Le Breton, 2007 : 344).

[3] On peut penser ici aux nombreuses entreprises d'insertion et, plus globalement, à tous les projets portés par l'économie sociale et solidaire.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

3 Postliminaire

C'est à Georges Balandier que nous empruntons le concept d'anthropo-logiques, ces logiques d'humanité, « [c]es logiques à l'œuvre dans toutes les sociétés, impliquées jusqu'à présent par toute vie sociale » (Balandier, 1974 : 10). Dans nos sociétés, les travailleurs sociaux sont les artisans du « vivre ensemble », du lien social interculturel, intergénérationnel. Au dernier recensement de la DREES, ils seraient 1,3 million en 2018 et en France métropolitaine[4], mais sans doute beaucoup plus si l'on y ajoute tous les intervenants sociaux. Toutefois, ce champ professionnel va mal. Au-delà d'une hyper féminisation des professionnels (particulièrement dans les services à la personne), l'ensemble des métiers manque d'attractivité au point que l'État, cette année, a initié une importante publicité pour attirer les jeunes vers les métiers d'infirmier, d'aide-soignant, mais aussi d'éducateur spécialisé, de moniteur-éducateur, d'accompagnant éducatif et social.

Les professions des secteurs sociaux et médico-sociaux ont connu leurs heures de gloire dans les années soixante-dix, époque où beaucoup de jeunes, soucieux de « refaire le monde », d'oser des utopies, s'engageaient avec fougue vers les métiers du travail social. L'écrasante majorité d'entre eux avaient aussi une vision et des convictions politiques clairement ancrées à gauche de l'échiquier. Cela est clairement moins le cas aujourd'hui (Rullac, 2009). Pour autant, le travail social n'est pas remis en cause et sa nécessité, à bas bruit, s'impose toujours dans des champs qui se sont diversifiés et complexifiés.

Pour ne donner que quelques exemples, le travailleur social intervient et accompagne de la naissance (pouponnière) à la mort (soins palliatifs). S'il peut intervenir auprès de personnes ne présentant pas de difficulté majeure (crèches, maisons de retraite…), la plupart de ses actions sont en direction de publics diversement fragilisés (carence familiale, précarité, pauvreté, handicap, maladie, addiction, migration…). Œuvrant comme on le dit souvent à sa propre fin, le professionnel arrive à un moment clé, un moment difficile dans l'existence de la personne qu'il doit aider. Il est là pour aider à passer un cap et il est censé avoir les compétences requises pour permettre, à cet autre qu'il accompagne, ce franchissement, ce passage. En ce sens, il est un passeur face à des passants, avec parfois ce paradoxe que le passeur ne passe jamais, restant en permanence entre les deux rives. La métaphore du « passeur » a souvent été utilisée pour caractériser la fonction du travailleur social. Mais la relation d'aide dans laquelle ce dernier se trouve engagé professionnellement connaît, depuis quelques décennies, de profondes évolutions marquées par les diverses orientations des politiques sociales. Le lien social, dans des sociétés où individualisme et économie de marché prédominent, connaît des avatars. Les solidarités notamment s'effritent. Comment dès lors repenser celles-ci c'est-à-dire des rituels d'accueil, d'hospitalité, d'initiation, de transmission, de rencontre, de séparation… Le travailleur social est un artisan du bord, du seuil, des liminaires. Son action pontificatrice ou souterraine, consiste à accompagner quelques passants, des citoyens souvent oubliés. Considérer les structures anthropologiques du

[4]Les travailleurs sociaux : des professions féminisées, plus âgées, et exerçant souvent à temps partiel | Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques (solidarites-sante.gouv.fr)https://drees.solidarites-sante.gouv.fr/communique-de-presse/les-travailleurs-sociaux-des-professions-feminisees-plus-agees-et-exercant (10/05/2022).

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

travail social pourrait permettre, au-delà de statuts professionnels en mutation, de réfléchir à l'aspect symbolique, bien actuel, de toute action sociale (Goguel d'Allondans, 2003). C'est pourquoi il faut soigner les institutions, aider les aidants, prévenir leur découragement, leur abandon, leur *burn-out*. Il doit alors y avoir une exigence formative : de la sélection des candidats à leur diplomation, et au-delà avec la formation tout au long de leur vie professionnelle. Si le travail social est une initiation (Gomez & Goguel d'Allondans, 2011), la formation initiale est, elle aussi, un rite de passage.

Bibliographie

Balandier Georges, *Anthropo-logiques*, Paris, PUF, 1974.

Castel Robert, « Entretien avec Robert Castel », *Cultures & Sociétés. Sciences de l'Homme*, Paris, Téraèdre/L'Harmattan, n° 18, avril 2011.

Eliade Mircea, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/essais », 1959.

Goguel d'Allondans Thierry (eds), *Rites de passage : d'ailleurs, ici, pour ailleurs*, Toulouse, Érès « Pratiques sociales transversales », 1994.

—- *Rites de passage, rites d'initiation. Lecture d'Arnold Van Gennep*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Lectures », [2002] 2004.

—- *Anthropo-logiques d'un travailleur social. Passeurs, passages, passants*, Paris, Téraèdre « L'anthropologie au coin de la rue », 2003.

—- *Les gardiens du seuil. Lecture anthropologique du travail social*, Montréal, Liber, 2005 a.

—- *Réseau Positif* (scénario d'une bande dessinée sous le pseudonyme de Thigodal, pour la prévention du sida chez les 16-25 ans), Strasbourg, AtelierBD, 2005 b.

—- (éds.), *Éducation renforcée. La prise en charge des mineurs délinquants en France*, Paris, Téraèdre « Passage aux Actes », 2008.

—- & Jeffrey Denis (éds.), *Chemins vers l'âge d'Homme. Les risques à l'adolescence*, Québec, Presses de l'Université Laval « Sociologie au coin de la rue », 2008.

—- & Gomez Jean-François, *Le travail social comme initiation. Anthropologies buissonnières*, Toulouse, Érès « L'éducation spécialisée au quotidien », 2011.

—- & Lachance Jocelyn, *Étudier les ados. Initiation à l'approche socio-anthropologique,* Rennes, Presses de l'EHSP « Politiques et interventions sociales », 2014.

—- *Ados LGBTI. Les mondes contemporains des jeunes lesbiennes, gays, bisexuel (le) s, transgenres, intersexes,* Québec/Lyon, Presses de l'Université Laval/Chronique Sociale, coll. « Ado-Logiques », 2017.

—- & Michaël Choffat (Dir.), *Une Bibliothèque Gay idéale. Dictionnaire critique et quasi exhaustif de la littérature gay disponible en langue française*, Paris, L'Harmattan, 2020, « Prix du DICO. Prix du roman gay 2020 ».

—- & Nicolas Jonathan (éds.), *Choisir son genre ? Identités sexuées et identités sexuelles à l'adolescence*, Lyon, Chronique Sociale, 2022.

Hintermeyer Pascal, *Euthanasie. La dignité en question*, Paris, Buchet Chastel, 2003.

Lachance Jocelyn, Socio-anthropologie de l'adolescence. Lecture de David Le Breton, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Lectures », 2012.

Le Breton David, *Anthropologie du corps et modernité,* Paris, PUF, coll. « Quadrige », [1990] éd. revue et corrigée 2017.

—- *Passions du risque*, Paris, Métailié, [1991] 2015.

—- *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles,* Paris, Métailié, 2002 a.

—- *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre,* Paris, PUF, coll. « Quadrige », [2002 b] 2017.

—- *La peau et la trace. Sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, 2003.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

—- *La Saveur du monde. Une anthropologie des sens,* Paris, Métailié, 2006.

—- *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie,* Paris, Métailié, 2007.

—- *Un lendemain pas comme les autres,* Paris, Belin, coll. « Charivari », 2008.

—- & Marcelli Daniel (eds), *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse,* Paris, PUF, coll. « Quadrige/Dico Poche », 2010

Marcelli Daniel, Ollivier Bernard, *Marcher pour s'en sortir*, Toulouse, Érès, 2012.

—- *Sociologie du risque,* Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2018a.

—- & Pochep, *L'adolescence,* Bruxelles, Le Lombard, coll. « La petite bibliothèque des savoirs », 2018 b.

Rivière Claude, *Les rites profanes*, Paris, PUF, 1995.

Rullac Stéphane (eds), « Le travail social est-il de gauche ? », *Le sociographe*, Montpellier, n° 30, septembre 2009.

Van Gennep Arnold, *Les rites de passage*, Paris, Picard, [1909] 1981.

—-*Manuel de folklore français contemporain, Tome premier*, Picard, Paris, 1943.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697